



La fiancée
Irène Delse

Published: 1994

Tag(s): nouvelle fantastique Lizil

L'auteure

À propos de "**La fiancée**" :

Cette nouvelle a été publiée pour la première fois en France en 1994 dans le n°9 du fanzine québécois *Horifique*.

<http://horifique.tripod.com/index1.html>

Je la reproduis ici sous licence **Creative Commons 2.0 - Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage des Conditions Initiales à l'Identique**.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.0/fr/>

Irène DELSE est une auteure française de science-fiction, de fantastique et de fantasy née en 1969. Son premier roman, *L'Héritier du tigre* (*Shalinka-1*), est paru en 2006 aux éditions Le Navire en Pleine Ville.

<http://www.lenavireenpleineville.fr/>

Elle tient également un blog à l'adresse :

<http://www.iredelse.com/>

Autres textes d'Irène Delse disponibles sur *Feedbooks*:

- "*L'horizon incertain*" (nouvelle de fantasy située dans l'univers de Shalinka)
- "*Le joueur d'échecs*" (idem)
- *Cause perdue* (idem)
- "*La dernière bataille*" (idem)
- "*L'énigme*" (nouvelle fantastique)
- "*Nuit sur la plaine*" (idem)
- "*Le principe d'unicité*" (idem)
- "*Rencontre au bord d'un puits*" (idem)
- "*Préface à l'œuvre d'un poète oublié*" (idem)
- "*Et si la faim venait*" (nouvelle de science-fiction)
- "*La Planète de Lamarck*" (idem)

La fiancée (nouvelle)

Au dernier siècle de l'Ère Tsilengor, la vogue des Ranshar Hanlayi atteint même le pays d'Alelsha, au-delà de l'Océan oriental. En témoigne ce curieux exemple d'adaptation par un auteur ashani (dissimulé sous l'étiquette modeste de «traducteur»), à un contexte local, d'une trame classique des Ranshar. On a conjecturé que l'auteur anonyme ne serait autre que la célèbre voyageuse Dréya Chanecili.

* * *

Méli referma son livre et le fit lentement glisser sur ses genoux. Laisant ses yeux rêveurs errer sur le plafond, il se rendit compte, tandis qu'il replongeait peu à peu dans la réalité, qu'une vague inquiétude s'était insinuée dans son esprit. Quelle bizarre impression, songea-t-il. On ne pouvait appeler cela de la peur ou de l'angoisse, non ; il s'agissait plutôt d'une inquiétude diffuse, d'un frisson glacial mais étrangement léger, comme voilé, comme s'il ne s'agissait que du reflet d'une peur lointaine - ou, mieux, des signes avant-coureurs d'une horreur bien plus effroyable...

Méli secoua la tête, comme pour essayer de faire lâcher prise à sa rêverie. Il savait, maintenant, l'effet que pouvaient produire des récits fantastiques qui soient bien écrits. Il faudrait qu'il remercie l'ami qui lui avait prêté ce recueil de contes du Nintaïka. Habile et étonnant, c'était indéniable ! Apparitions mystérieuses, sorcières malveillantes, amantes-fantômes entraînant leur amant au royaume des démons... Curieuse imagination, vraiment, qu'avaient ces Nintaïshar... Méli se mit à feuilleter le livre d'un pouce distrait.

Un pas léger sur la terrasse, et tout songe ou malaise le quitta aussitôt. Il avait reconnu le pas de Dila. Elle entra, le sourire aux lèvres, faisant tinter le rideau de perles avec insouciance, jetant ses sandales dans un coin et son châle sur un fauteuil. Elle vint se jeter au cou de Méli, l'embrassant dans les cheveux, et tous deux éclatèrent de rire.

Dila était si jolie, si charmante. Avec elle, Méli était sûr que la vie serait délicieusement pleine de folie et de petites bizarreries. Il rit de nouveau. Oh oui ! Il y tenait, à la vie avec Dila ! Ils étaient déjà fiancés ; si tout se passait bien (et pourquoi en aurait-il été autrement), ils se marieraient au

mois d'Acileïri, aux premiers jours de la saison sèche. Après cela, il savait qu'il devrait bientôt travailler auprès de son père, dans l'entreprise familiale. Sa voie était toute tracée. Mais avant cet avenir obligé, il aurait eu le loisir de vivre avec Dila le merveilleux épisode de leur lune de miel. Deux lunes, plutôt, puisqu'ils avaient devant eux deux mois de liberté. Méli aurait bien voulu poursuivre encore sa rêverie, mais plus il essayait de se le représenter, plus le futur se dérobaît devant lui, insaisissable.

Méli revint au présent par degrés. Dila parlait, bavardait, babillait comme un petit oiseau. Elle ne connaissait rien de plus merveilleux que cette robe que Chanecila lui préparait pour le jour de leurs noces. Ce n'était pas pour rien qu'on la disait la meilleure couturière de la ville ! Et non, elle n'en parlerait pas à Méli ! Pas tout de suite. Ce serait une surprise, pour le grand jour...

Et ainsi de suite. Méli l'écoutait, charmé. Il plaignait sincèrement les hommes qu'agaçaient les futiles bavardages féminins. Lui était toujours bon public, quand Dila parlait. D'ailleurs, peu lui importait le sens de ses paroles : ce qu'il aimait, c'était sa voix claire, sa bouche toujours prête au rire, son entrain et sa bonne humeur. Elle s'arrangeait toujours pour voir le bon côté des choses et jouir des moindres bonheurs.

Renversé dans son fauteuil, Méli répondait distraitement au bavardage de sa fiancée. Il ne se lassait pas de l'écouter ni de la contempler. Elle était si vivante, si animée, si... Soudain Méli, intrigué, se mit à l'examiner plus précisément. Oui, pas de doute: quelque chose clochait. Dila n'avait pas son entrain habituel ; elle était plus pâle, de façon légère mais pas imperceptible. Elle n'allait pas bien, c'était net.

« Dila, » demanda-t-il doucement, « est-ce que tu vas bien ? Tu ne couve pas quelque chose, au moins ? »

- Oh, mais non, pourquoi? »

Oui, après tout, pourquoi? Peut-être, se dit Méli, que courir la ville pour faire des essayages est tout simplement plus fatigant que je l'imaginai; voilà tout. Et il n'y pensa plus de la journée.

Mais il eut par la suite plus d'une occasion d'y revenir. Dila n'allait pas bien, et il ne pouvait plus s'agir d'une vague impression. Elle maigrissait, elle avait les yeux creux et perdait ses couleurs. Méli sentait son cœur se serrer à la vue de son pauvre visage gris et maladif. Elle semblait parfois avoir des difficultés pour respirer. A d'autres moments, prise de faiblesse, elle s'étendait; et comme Méli s'inquiétait, elle disait : « Mais non, Méli, ce n'est rien, ça va passer. »

Mais un jour où il suggérait que cela pouvait être grave, et qu'il valait mieux, à tout hasard, consulter un médecin, Dila se fâcha tout net. Méli ne l'avait jamais vue si irritée. Quand il essaya timidement d'insister, son refus redoubla de véhémence. Il n'avait pas recommencé depuis.

Méli commençait à s'inquiéter sérieusement. Sans doute se serait-il fâché lui aussi si Dila n'avait pas eu l'air si malade. Cela lui coupait bras et jambes. Il hésitait à présent à la quitter, fût-ce pour quelques instants. Il avait déjà refusé plusieurs invitations, même de ses meilleurs amis, qui s'étonnaient de ne le voir mettre aucun entrain à enterrer sa vie de garçon. Les travaux que lui confiaient déjà son père l'obligeaient également à s'absenter, et il ne pouvait les écarter. Partir lui répugnait d'autant plus que Dila, silencieusement, s'arrangeait pour lui faire comprendre qu'elle préférait cela. Il ne lui parlait plus beaucoup, et quand il s'y risquait, c'était toujours avec appréhension.

Mais qui sait à quoi tout cela aurait abouti si Méli n'avait pas rencontré la sœur de Dila?

C'est dans un café à la mode, où il attendait deux de ses amis, que Méli fit la connaissance de cette jeune fille au maintien réservé et au regard curieusement sérieux. Elle était accompagnée d'une fille que Méli connaissait déjà, et qui la lui présenta : Dréya Srileïna.

« Mais alors, » s'exclama Méli, « ne seriez-vous pas la sœur de Dila ? »

- Oh, si, » répondit-elle, « c'est bien le nom de ma sœur. »

Méli était plein d'espoir. Peut-être, se disait-il, que Dréya parviendrait à ramener sa sœur à la raison, peut-être que Dila voudrait bien l'écouter, elle ?

« Si nous allions nous promener dans l'allée ? » demanda-t-il ; « j'aimerais vous parler de Dila. » Dréya hésita un moment, et il sembla à Méli qu'elle l'observait avec une soudaine appréhension. Puis elle se décida et le suivit. L'autre jeune fille, à la terrasse du café, leur fit un signe de la main.

« Je suis le fiancé de Dila, » commença Méli ; « nous avons projeté de nous marier au mois d'Acileïri, au début de la saison prochaine... » Soudain il s'arrêta, voyant l'expression de Dréya. La colère se mêlait à la douleur sur son visage horrifié. « Taisez-vous ! » murmura-t-elle. « Vous devriez avoir honte de plaisanter sur un sujet pareil. »

- Plaisanter?

- Oui! C'est ignoble et indécent!

- Hein ?... Mais... Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Dréya le regarda droit dans les yeux : « Vous savez bien que ma sœur est morte. Morte il y a trois ans. »

Pendant quelques instants, Méli resta sans rien dire, n'osant croire qu'il avait bien entendu. L'idée lui traversa l'esprit, rapide comme l'éclair, qu'il était en train de faire un cauchemar. « Mais c'est... c'est impossible, » balbutia-t-il, « je la connais depuis plus de deux mois... » Comme si le temps s'était soudain arrêté, les deux jeunes gens restèrent immobiles, se regardant dans les yeux, pendant d'interminables secondes.

Ce fut Dréya, tout d'un coup, qui rompit le silence. « Je comprend ! » finit-elle par dire. « Nous ne parlons pas de la même personne. Ma sœur est morte, mais il y a peut-être une autre jeune fille qui porte le même nom. C'est une autre Dila Srileïna que vous connaissez.

- Mais oui, bien sûr ! » acquiesça vivement Méli. « C'est la seule solution.

- Nous avons été stupides. » Dréya secoua la tête comme pour écarter un essaim de pensées inquiétantes. Méli se sentait soulagé par cette explication, la seule possible, et s'efforça de chasser la crainte de son esprit. La conversation reprit comme si rien ne s'était passé. Dréya parla un peu de sa sœur. Mais tandis que Méli l'écoutait, la même appréhension vint le glacer à nouveau. Comme c'est étrange, pensa-t-il, je retrouve ma chère Dila dans le portrait que Dréya trace de sa sœur... Il voulait croire encore, pourtant, à l'œuvre du hasard. Il ne dit rien mais observa le visage de Dréya, craignant d'y déceler un air de famille, une expression déjà connue...

Oui, son visage lui rappelait celui de Dila, hélas ! Méli sentit son cœur battre à un rythme affolé tandis qu'il faisait cette sinistre découverte. Il s'efforça pourtant de n'en rien laisser paraître, se répétant qu'il n'était pas sûr de ce qu'il avait vu, qu'une ressemblance n'était pas une preuve, et que de toutes façons il pouvait très bien s'être laissé emporter par la peur et l'imagination.

Quand finalement Dréya fut partie, Méli resta longtemps immobile, indécis, essayant désespérément d'expliquer de façon raisonnable tout ce qui lui était arrivé. Il aurait peut-être cédé à la panique, en fin de compte, quand il se rappela certaine parole de Dréya: « Ma sœur est enterrée au petit cimetière de l'est, dans le tombeau de notre famille. C'est la plus jeune à y être entrée, hélas. » Il oublia aussitôt son rendez-vous.

Méli, bien entendu, alla au cimetière. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour trouver le tombeau des Srileïna, l'un des plus grands et des mieux ornés. Les Srileïna étaient une famille importante, à Alalta.

Parmi les multiples inscriptions qu'il portait, l'une d'elles fit battre le cœur de Méli : « Dila Srileïna, fille de Diri et Sresha Srileïna, morte dans sa dix-huitième année. Les chagrins de cette vie sont innombrables. »

Il songea que Dila, sa fiancée, lui avait dit n'avoir guère plus de vingt et un ans. Il ne la connaissait que depuis deux mois, bientôt trois... Ses parents n'avaient pas fait de difficulté quand il leur avait exposé ce projet de mariage. Puisque leur fils avait eu le bon sens de choisir une jeune fille de la solide et sérieuse famille Srileïna, ils n'avaient vu aucune raison de s'y opposer. Elle venait d'une branche de la famille assez lointaine, les Srileïna d'Elesinya. C'est pour étudier à la célèbre université d'Alalta qu'elle était venue ici. Aussi vivait-elle seule, avant de rencontrer Méli, dans un petit appartement du vieux quartier. Rien d'étonnant à tout cela, bien entendu. Des milliers de jeunes gens, dans la ville, étaient dans le même cas.

Méli resta de longues minutes à observer la pierre sombre. Il se sentait complètement vide. Il sortit bientôt du cimetière et se mit à errer dans les rues, ne sachant trop que faire ni que penser. A la nuit, il se décida. Il alla chez un ami pour emprunter divers outils, prétextant une vague histoire de cave, de grenier et de réparations à effectuer.

Nanti de cet attirail, Méli retourna au cimetière. Il le contourna, passant dans la rue étroite et déserte qui le longeait sur l'arrière, et où était établie une prospère échoppe de tailleur de pierre. Là, le mur était plus bas. Méli y appuya l'échelle, priant pour que personne ne vienne à passer.

Il se hâta de grimper, puis il enfourcha le faîte du mur, bascula l'échelle de l'autre côté et descendit dans le cimetière. Il resta un moment immobile, tremblant et le cœur battant, à écouter les bruits de la nuit. Tous, heureusement, semblaient bien venir de l'extérieur. Méli s'aperçut soudain qu'il était debout sur une tombe, ce qui le fit sursauter avec autant d'horreur que s'il avait mis le pied dans un nid de serpents.

Méli, ses outils sur l'épaule (ils commençaient à peser lourd), se mit à explorer le cimetière. Il eut beaucoup plus de mal que le jour à retrouver le tombeau de Dila Srileïna. Les choses prenaient un aspect différent, à la pâle clarté de la lune. On ne pouvait juger de la profondeur des plaques d'ombre, plus noires que la nuit, qui surgissaient entre les tombes. Le cimetière tout entier virait au labyrinthe. Méli voyait se multiplier autour

de lui des aperçus fugitifs de lieux qu'il croyait à tort reconnaître, mais il ne parvenait jamais à identifier à temps les endroits où il s'était déjà fourvoyé, et aboutissait dix fois de suite devant le même tombeau, revenant ensuite sur ses pas pour se rendre compte qu'il ne retrouvait même plus l'endroit d'où il était parti. Et pendant ce temps, dressés au fond du cimetière, les grands ifs montaient la garde, noirs sous le clair de lune. Méli les surveillait du coin de l'œil, redoutant vaguement qu'ils se mettent soudain à agiter leurs branches comme pour l'attraper. Les étoiles s'allumaient comme des yeux. On ne pouvait les voir surgir en fixant le ciel, mais si on détournait le regard un instant, on retrouvait ce même ciel hérissé de nouvelles lueurs fourmillantes.

Méli s'arrêta et se passa la main sur les yeux. Il aurait voulu que l'obscurité soit totale, sans ces formes indécises, autour de lui, dans l'ombre desquelles semblaient s'embusquer des visions de cauchemar. Il ne savait que faire. Du plus profond de sa mémoire sourdaient de très anciennes peurs, comment montent dans les marécages de lourdes bulles de gaz qui, arrivées à la surface, s'enflamment soudain en feux follets. A ce moment-là, il aurait suffi d'un rien pour que Méli cède à la panique et fuie à tout jamais le cimetière. Il réussit pourtant, au prix d'un effort sur lui-même, à retrouver un peu de calme pour se remettre à la recherche de la tombe. Et en fin de compte, il la trouva.

Méli prit une profonde inspiration, enleva sa veste et se mit à l'ouvrage. Se servant de la barre de fer comme levier, il s'attaqua à la plaque qui fermait la petite tombe de Dila Srileïna, au milieu de toutes celles qui composaient cet énorme tombeau. Il souleva un peu ce couvercle, puis le fit glisser sur le côté. Ses mains tremblaient nerveusement. La plaque de pierre semblait infiniment lourde et le fer raclait dessus avec un bruit de fin du monde. Soudain, au moment où Méli s'y attendait le moins, le couvercle en déséquilibre bascula et tomba à terre avec un choc sourd. Méli sursauta, surpris. La première chose qu'il fit fut de scruter anxieusement la nuit, craignant que quelqu'un ait entendu le bruit; la seconde de vérifier si le couvercle ne s'était pas brisé en tombant.

Méli alluma la lanterne qu'il avait apportée. Il ne se résolvait pas encore à plonger ses regards à l'intérieur du caveau. Il ne percevait aucune odeur de putréfaction, mais la puanteur et la décomposition étaient si profondément liées, dans son esprit, à l'idée de maléfice, qu'il en retira inconsciemment une sorte de vague soulagement.

Mais bien entendu, la tombe était vide. Le halo de la lampe effleura d'abord un couvercle de cercueil étonnamment bien conservé, puis enfin le cercueil lui-même, béant.

Méli resta agenouillé au bord de la tombe ouverte, comme halluciné. Il ne s'était donc pas trompé, ces choses n'arrivaient pas que dans les contes - ces contes qu'il avait lus l'autre jour! Méli en éprouvait une indicible stupeur. C'était trop atroce, trop soudain, trop incroyable... Il essaya de se remémorer le jour de sa rencontre avec Dila. C'était au mois d'Écilina, sur la place du Marché aux Fleurs. Il flânait tranquillement entre les bouquets, les pots et les petits arbres que chaque marchand étalait. Puis il était tombé en arrêt devant une plante curieuse, aux longues feuilles vert émeraude, plus claires au centre, sillonnées de lignes rouges qui y dessinaient une sorte de brillant squelette. Une plante envoûtante, avait-il pensé. Une jeune fille qui la regardait aussi lui avait expliqué qu'il s'agissait d'une *tolhyanza*,¹ une plante rare des marais du Nintaïka. Le Ciel sait pourquoi, se dit Méli, tous ces détails me reviennent à l'esprit! La jeune fille avait aussi dit qu'elle s'appelait Dila, et qu'elle s'intéressait à la botanique. Quelque chose d'inexplicable avait poussé Méli à lui offrir cette *tolhyanza* et à la raccompagner jusque chez elle, la plante dans les bras. C'était ainsi qu'ils avaient fait connaissance, Dila allant à sa rencontre et lui se trouvant ensorcelé par elle dès le premier regard qu'il lui avait jeté... Même si sur le moment il ne s'en était pas vraiment rendu compte.

Méli sauta sur ses pieds et se retourna vivement. Des pas avaient fait craquer le sable, derrière lui. Il la reconnut tout de suite: c'était Dila. Sous le faisceau de la lampe, elle semblait plus livide que jamais. Elle a l'air d'une noyée, se dit Méli, qui, n'ayant jamais vu de noyés, ne pouvait se les imaginer que d'après les descriptions des romans.

«Je le savais,» prononça-t-elle. «Je savais que tu te doutais de quelque chose. Ce soir, j'ai eu un pressentiment. J'ai compris que tu viendrais ici, au cimetière. Je suis venue et je t'ai observé, cachée derrière les arbres. Jusqu'au bout, j'ai espéré que tu reviendrais sur tes pas, que tu renoncerais... Mais maintenant, tu sais tout, et personne ne peut plus rien pour moi.»

Méli abaissa la lampe, frissonnant, mais la lune était derrière son dos et ses rayons tombaient directement sur le visage de Dila. Il crut déceler qu'elle avait encore verdi depuis le début de son discours.

1.Note du traducteur: ce qui signifie, dans l'ancien langage du Nintaïka, «fleur de la mort et de la nuit».

«Tout est fini,» continua-t-elle. « Je suis bien morte il y a trois ans, et on m'a enterrée ici. Mais les morts peuvent parfois revivre... les morts qui n'ont rien accompli pendant leur vie et que rien n'appelait encore dans l'Au-delà. Alors je suis sortie de mon tombeau et j'ai erré, un peu au hasard. J'avais l'air d'une vivante. Quand je t'ai rencontré, j'ai cru que la chance avait tourné, que je pourrais reprendre une place dans le monde des vivants. En vérité, j'ai vécu tant que tu m'as aimée ! Dès qu'il y eut une ombre entre nous, j'ai recommencé à basculer dans la mort. Je devenais lentement cadavre. Tu t'en es rendu compte, bien sûr, mais plus tu avais peur pour moi, plus je déclinais. Je ne sais pas comment tout a commencé, mais je sais que maintenant la mort va nous séparer à jamais... »

La décomposition s'était accélérée tandis qu'elle prononçait ces mots. Méli vit la peau putride se fendre et les yeux vitreux devenir liquides. Il était comme hypnotisé, incapable de détourner les yeux. Soudain, Dila s'effondra sur le sol. Méli vit bientôt les os mis à nu, décharnés. A présent, Dila avait tout à fait l'apparence d'un squelette enterré depuis trois ans.

Méli s'approcha, hagard. Il avait laissé tomber la lampe, qui s'était cassée sans qu'il s'en rende compte. Il alla chercher l'échelle et descendit dans la tombe, d'où il ramena le cercueil. Il y remit les restes de Dila, le referma et le fit lentement basculer au fond du caveau. Et puis il ajusta par-dessus le couvercle, qui était toujours aussi lourd et grinçait toujours aussi horriblement.

* * *

L'auteur anonyme avait trouvé son inspiration dans l'étrangeté exotique et inquiétante des thèmes fantastiques en provenance du Nintaïka. Ironiquement, c'est à l'exotisme de son cadre ashani que ce conte dut d'être repris dans les recueils de Ranshar Hanlayi publiés au Nintaïka. La coutume d'ensevelir les morts, surtout, avait de quoi faire frémir les pieux dittais, qui placent sous la terre l'Enfer, domaine du terrible Shíra. Quant à la «fleur de mort», ou tolhyanza, il s'agit d'une plante des marais bien connue des empoisonneurs nintaïshas.

Du même auteur sur Feedbooks:

- "*La planète de Lamarck*" (1988)
- "*Préface à l'œuvre d'un poète oublié*" (1988)
- "*L'énigme*" (1989)
- "*Rencontre au bord d'un puits*" (1989)
- "*Nuit sur la plaine*" (1995)
- "*Le joueur d'échecs*" (2001)
- "*L'horizon incertain*" (2002)
- "*La dernière bataille*" (2003)
- "*Et si la faim venait*" (2007)
- "*Cause perdue*" (2007)



www.feedbooks.com
Food for the mind